

Si nous prenons la parole aujourd'hui, c'est avec une émotion réelle. Nous sommes élèves de Terminale au lycée François de Malherbe, à Caen, et ce texte, nous l'avons rédigé ensemble. Nous l'avons écrit après des recherches, des lectures, des échanges. Nous l'avons écrit parce que nous pensons que notre génération ne peut pas rester à distance de ces événements. Nous n'avons pas le droit d'oublier.

Le dictionnaire définit le terrorisme comme un ensemble d'actes de violence commis pour créer la peur et faire pression sur une société ou un gouvernement. Cette définition est claire. Elle explique.

Mais elle ne dit rien de l'attente d'une famille qui espère un message qui ne viendra pas.

Elle ne dit rien des vies ordinaires qui basculent en quelques secondes.

Elle ne dit rien des souvenirs qui deviennent très lourds à porter.

Le 28 avril 2011, à Marrakech, une bombe explose dans le café Argana. Dix-sept personnes de nationalités différentes perdent la vie. Parmi elles, Yassine Bouzidi, un jeune homme marocain.

Son frère, Moustapha, raconte :

« On l'a su à 20h. On m'a dit : « cette fois c'est sûr, il est mort ». Je ne savais plus où j'étais. Parce que cet attentat nous concerne tous, toutes nationalités confondues. Je veux dénoncer ce drame. Quand Yassine était petit, il m'avait dit : « Tu verras, un jour je serai célèbre. » Quand l'attentat est arrivé, j'ai repensé à ça. Il est célèbre aujourd'hui. »

Le 13 novembre 2015, à Paris, dans une salle de concert, le Bataclan, des attaques font de très nombreuses victimes. Une femme qui a survécu raconte :

« Il fallait s'allonger. Comme j'ai mis du temps, je me suis retrouvée sur des gens, comme une sorte de bouclier. J'ai vu une gamine mourir à côté de moi. Et après, j'ai commencé à ressentir une vive douleur dans le pied gauche – j'ai senti la balle rentrer. Par chance, une deuxième vague de personnes s'est levée, je me suis levée aussi. Je n'ai pas pu courir comme les autres. Je me suis retrouvée à terre, à essayer de me protéger la tête pendant qu'une bonne trentaine de personnes me piétinaient. »

Le 14 juillet 2016, à Nice, sur la Promenade des Anglais, la foule était rassemblée pour la fête nationale. Un camion fonce dans la foule. Quarante-vingt-six personnes meurent. Une rescapée témoigne :

« Au départ, je ne comprenais pas ce qui se passait réellement. J'ai pensé que j'étais dans un cauchemar. Je voyais ce camion zigzaguer, faucher tout ce qu'il pouvait faucher sur sa route. On se retrouve dans un chaos total. Des images d'horreur se déroulaient devant moi – des gens qui volaient à perte de vue. J'ai le souvenir d'une maman qui hurlait, son enfant au sol, deux jeunes filles qui pleuraient auprès d'un monsieur allongé par terre. »

Ces mots sont difficiles à entendre. Ils sont bruts. Ils disent simplement ce qui a été vécu.

À travers ces témoignages, on retrouve les mêmes mots : **peur, horreur, panique**. Des personnes qui profitaient d'un moment simple - boire un café, écouter de la musique, regarder un feu d'artifice - et dont la vie a été brisée.

Mais au fil de nos recherches, nous avons aussi rencontré d'autres mots : **solidarité, entraide, courage**. Des inconnus qui se protègent avec leur propre corps. Des passants qui portent secours. Des soignants, des policiers, des citoyens qui interviennent sans hésiter.

Le terrorisme ne s'attaque pas seulement à des individus. Il vise ce qui nous permet de vivre ensemble :

La liberté d'aller et venir sans peur.

La liberté de se rassembler.

La liberté de célébrer une fête nationale.

La liberté de croire, ou de ne pas croire.

La liberté de penser différemment.

En frappant des innocents, le terrorisme cherche à installer la méfiance dans notre quotidien. À nous diviser. À fragiliser ce lien invisible qui fait société.

Pourtant, malgré la violence, la vie a continué. Les terrasses ont rouvert. Les concerts ont repris. Les cérémonies du 14 juillet ont été maintenues. Non pas parce que l'on oublie, mais parce que céder à la peur serait donner raison à ceux qui veulent nous enfermer.

Se souvenir aujourd'hui, ce n'est pas raviver la douleur inutilement. C'est refuser l'indifférence. C'est reconnaître la souffrance des victimes et de leurs proches. C'est affirmer que notre manière de vivre ensemble ne sera pas dictée par la terreur.

Nous pensons aux victimes.

Nous pensons aux blessés, aux survivants.

Nous pensons aux familles qui vivent avec l'absence, parfois dans le silence.

Nous n'avions que quelques années lorsque ces attentats ont été commis. Pourtant, ils font partie de notre histoire. Ils font partie de ce que nous apprenons, de ce que nous comprenons du monde dans lequel nous devenons adultes.

La liberté, la fraternité, la dignité humaine ne sont jamais définitivement acquises. Elles se protègent, elles se transmettent. Les défendre commence par un geste simple, mais essentiel : se souvenir.

Aujourd'hui, dans ce moment de recueillement, nous voulons simplement dire ceci : nous n'oublions pas. Nous refusons que la peur devienne la règle. Et nous faisons le choix, ensemble, de continuer à faire vivre la liberté et la fraternité.

Merci.